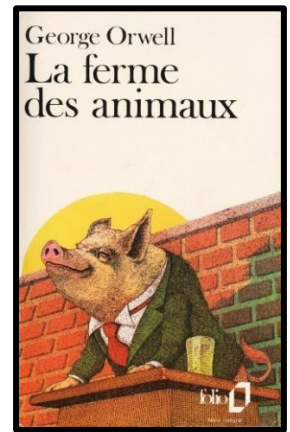


Chapitre 9 (partie 1)



[Chapitre à écouter](#)



As-tu bien compris ?

Texte à lire :

Le sabot fendu de Malabar fut long à guérir. La reconstruction du moulin avait commencé dès la fin des fêtes de la victoire. Malabar refusa de prendre un seul jour de repos, et il se faisait un point d'honneur de ne pas montrer qu'il souffrait. Le soir, il avouait à Douce, en confidence, que son sabot lui faisait mal, et Douce lui posait des cataplasmes de plantes qu'elle préparait en les mâchonnant. Benjamin se joignait à elle pour l'exhorter à prendre moins de peine. Elle lui disait. « Les bronches d'un cheval ne sont pas éternelles. » Mais Malabar ne voulait rien entendre. Il n'avait plus, disait-il, qu'une seule vraie ambition voir la construction du moulin bien avancée avant qu'il n'atteigne l'âge de la retraite.

Dans les premiers temps, quand avaient été énoncées les lois de la Ferme des Animaux, l'âge de la retraite avait été arrêté à douze ans pour les chevaux et les cochons, quatorze pour les vaches, sept pour les moutons, cinq pour les poules et les oies. On s'était mis d'accord sur une estimation libérale du montant des pensions. Pourtant aucun animal n'avait encore bénéficié de ces avantages, mais maintenant le sujet était de plus en plus souvent débattu. Depuis que le clos attenant au verger avait été réservé à la culture de l'orge, le bruit courait qu'une parcelle du grand herbage serait clôturée et convertie en pâturage pour les animaux à la retraite. Pour un cheval on évaluait la pension à cinq livres de grain et, en hiver quinze livres de foin, plus, aux jours fériés, une carotte, ou une pomme peut-être. Le douzième anniversaire de Malabar tombait l'été de l'année suivante.

Mais en attendant, la vie était dure. L'hiver fut aussi rigoureux que le précédent, et les portions encore plus réduites – sauf pour les cochons et les chiens. Une trop stricte égalité des rations, expliquait Brille-Babil, eut été contraire aux principes de l'Animalisme. De toute façon, il n'avait pas de mal à prouver aux autres animaux que, en dépit des apparences il n'y avait pas pénurie de fourrage. Pour le moment, il était apparu nécessaire de procéder à un réajustement des rations (Brille-Babil parlait toujours d'un réajustement, jamais d'une réduction), mais l'amélioration était manifeste à qui se rappelait le temps de Jones

D'une voix pointue et d'un débit rapide, Brille-Babil accumulait les chiffres, lesquels prouvaient par le détail : une consommation accrue en avoine, foin et navets ; une réduction du temps de travail ; un progrès en longévité ; une mortalité infantile en régression. En outre, l'eau était plus pure, la paille plus douce au sommeil, on était moins dévoré par les puces. Et tous l'en croyaient sur parole. À la vérité, Jones avec tout ce qu'il avait représenté ne leur rappelait plus grand-chose. Ils savaient bien la rudesse de leur vie à présent, et que souvent ils avaient faim et souvent froid, et qu'en dehors des heures de sommeil, le plus souvent ils étaient à trimer. Mais sans doute ç'avait été pire dans les anciens temps, ils étaient contents de le croire. En outre, ils étaient esclaves alors, mais maintenant ils étaient libres, ce qui changeait tout, ainsi que Brille-Babil ne manquait jamais de le souligner.

Il y avait bien plus de bouches à nourrir désormais. À l'automne les quatre truies avaient mis bas presque en même temps, d'où, à elles toutes, trente et un nouveau-nés. Comme c'étaient des porcelets pie et que Napoléon était le mâle en chef, on pouvait sans trop de peine établir leur parenté. Il fut annoncé que plus tard, une fois briques et bois de charpente à pied d'œuvre, on construirait une école dans le potager. Pour le moment, Napoléon avait pris sur lui-même d'enseigner les jeunes gorets dans la cuisine, et ils s'amusaient et prenaient de l'exercice dans le jardin attenant à la maison. On les détournait de se mêler aux jeux des autres animaux. Vers ce temps-là fut posé en principe que tout animal trouvant un cochon sur son chemin aurait à lui céder le pas. De plus, tous les cochons, quelque fût leur rang, jouiraient du privilège d'être vus, le dimanche, un ruban vert à la queue.

L'année à la ferme avait été assez bonne, mais on était encore à court d'argent. Il fallait se procurer les briques, le sable et la chaux pour l'école, et pour acquérir la machinerie du moulin, on devrait de nouveau économiser. Et il y avait l'huile des lampes et les bougies pour la maison, le sucre pour la table de Napoléon (qu'il avait interdit aux autres cochons, disant que ça engraisse), et en outre les réapprovisionnements ordinaires : outils, clous, ficelle, charbon, fil de fer, ferraille et biscuits – de chiens. On vendit une part de la récolte de pommes de terre et un peu de foin, et pour les œufs le contrat de vente fut porté à six cents par semaine. De la sorte, c'est à peine si les poules couvèrent assez de petits pour maintenir au complet leur effectif. Une première fois réduites en décembre, les rations le furent encore en février, et, pour épargner l'huile, l'usage des lanternes à l'étable et à l'écurie fut prohibé. Mais les cochons avaient encore la vie belle, apparemment, prenant même de l'embonpoint. Un après-midi de fin février, un riche et appétissant relent, tel que jamais les animaux n'en avaient humé le pareil, flotta dans la cour. Il filtrait de la petite brasserie située derrière la cuisine, que Jones avait laissée à l'abandon. Quelqu'un avança l'opinion qu'on faisait bouillir de l'orge. Les animaux reniflaient l'air avidement, et ils se demandaient si, peut-être, ils auraient un brouet chaud pour leur souper. Mais il n'y eut pas de brouet chaud, et le dimanche suivant, on fit connaître que dorénavant, tout l'orge serait réservé aux cochons. Le champ derrière le verger en avait été semé déjà, et la nouvelle transpira bientôt : tout cochon toucherait sa ration quotidienne de bière, une pinte pour le commun d'entre eux, et pour Napoléon dix, servies dans la soupière de porcelaine de Derby, marquée d'une couronne.

S'il fallait souffrir bien des épreuves, on en était en partie dédommagé car on vivait bien plus dignement qu'autrefois. Et il y avait plus de chants, plus de discours, plus de défilés. Napoléon avait ordonné une Manifestation Spontanée hebdomadaire, avec pour objet de célébrer les luttes et triomphes de la Ferme des Animaux. À l'heure convenue, tous quittaient le travail, et marchaient au pas cadencé, autour du domaine, une-deux, une-deux, et en formation militaire. Les cochons allaient devant, puis

c'étaient, dans l'ordre, les chevaux, les vaches, les moutons, enfin la menue volaille. Les chiens se tenaient en serre-file. Tout en tête du cortège avançait le petit coq noir. A eux deux Malabar et Douce portaient haut une bannière verte frappée de la corne et du sabot, avec cette inscription : « Vive le camarade Napoléon ! » Après quoi étaient récités des poèmes en l'honneur de Napoléon, puis Brille-Babil prononçait un discours nourri des dernières nouvelles faisant état d'une production accrue en biens de consommation, et, de temps en temps, on tirait un coup de fusil. À ces Manifestations Spontanées, les moutons prenaient part avec une ferveur inégalée. Quelque animal venait-il à se plaindre (comme il arrivait à des audacieux, loin des cochons et des chiens) que tout cela était perte de temps et qu'ils faisaient le pied de grue dans le froid, les moutons chaque fois leur imposaient silence, de leurs bêlements formidables entonnant le mot d'ordre : *Quatre pattes, oui ! Deux pattes, non !* Mais, à tout prendre, les animaux trouvaient plaisir à ces célébrations. Ils étaient confortés dans l'idée d'être leurs propres maîtres, après tout, et ainsi d'œuvrer à leur propre bien. Ainsi, grâce aux chants et défilés, et aux chiffres et sommes de Brille-Babil, et au fusil qui tonne et aux cocoricos du coquelet et au drapeau au vent, ils pouvaient oublier, un temps, qu'ils avaient le ventre creux.

En avril, la Ferme des Animaux fut proclamée République et l'on dut élire un président. Il n'y eut qu'un candidat, Napoléon, qui fut unanimement plébiscité. Ce même jour, on apprit que la collusion de Boule de Neige avec Jones était étayée sur des preuves nouvelles. Lors de la bataille de l'Étable, Boule de Neige ne s'en était pas tenu, comme les animaux l'avaient cru d'abord, à tenter de les conduire à leur perte au moyen d'un stratagème. Non. Boule de Neige avait ouvertement combattu dans les rangs de Jones. De fait, c'était lui qui avait pris la tête des forces humaines, et il était monté à l'assaut au cri de « Vive l'Humanité ! ». Et ces blessures à l'échine que quelques animaux se rappelaient lui avoir vues, elles lui avaient été infligées des dents de Napoléon.

Rédige un résumé de cet extrait dans lequel tu expliqueras :

- La misère et les conditions de vie difficiles des animaux de la ferme.
- La position privilégiée des cochons par rapport aux autres animaux de la ferme.

Commence en posant tes idées au brouillon en répondant aux questions :

Qui ? Quand ? Quoi ? Où ? Comment ? Pourquoi ?

Handwriting practice area consisting of multiple sets of horizontal lines. Each set includes a central blue line, two outer blue lines, and a central red line, providing a guide for letter height and placement.